

Extrait « Les Creux de Maisons » Ernest Pérochon

Le train s'étant arrêté brusquement, Séverin Pâtureau et ses compagnons, qui dormaient depuis Thouars¹, sursautèrent.

La veille, ils avaient quitté, en compagnie de nombreux et bruyants camarades, la petite ville de l'Est où ils venaient de terminer leurs quatre années de service. À chaque grande gare, il était descendu quelques-uns de ces camarades, qu'à moins d'une chance bien improbable, on ne reverrait jamais, et, à présent, ils n'étaient plus que quatre.

Le somme tardif qu'ils venaient de faire, accotés les uns aux autres sur la banquette dure leur avait brisé les jambes ; ils se redressèrent ahuris, les paupières battantes. Ils jurèrent un peu. Puis, ils furent soudain joyeux en reconnaissant Bressuire, et ils se précipitèrent sur leurs valises. Séverin n'avait que sa musette et son clairon ; il sauta le premier sur le quai.

L'employé qui se trouvait à la sortie sourit en voyant venir ces quatre militaires.

— Cette fois, dit-il, c'est la classe, les gars !

— Oui, c'est la classe ! et la vraie...

Ils passèrent vivement, impatients de se sentir enfin chez eux, hors des casernes, hors des gares, hors des villes. Le jour naissait à peine ; il avait plu ; une brume très fine enveloppait les choses, une brume qui n'avait rien de commun avec le brouillard traître qui, tant de fois, les avait fait grelotter là-bas, pendant les longues nuits de garde. Ils se plurent à reconnaître l'humidité familiale, la buée honnête montant des terres profondes et fraîches.

Une grosse joie leur serrait la gorge : joie de la liberté retrouvée, joie du retour, joie intime et profonde de l'être qui reconnaît son milieu naturel. Ils demeuraient sur le trottoir, gauches à présent, minables dans leurs uniformes râpés, tellement émus qu'ils ne trouvaient rien à se dire. Ils avaient envie de pleurer et se sentaient ridicules. Tout à coup, l'un d'eux cria :

— Séverin ! sonne !

Les autres approuvèrent bruyamment :

— Oui, oui, sonne, Séverin !

Leur attendrissement avorta en fanfare, Séverin sonna le réveil. Deux cochers et un gamin bossu qui était là pour les journaux s'approchèrent des soldats. Séverin sonna le réveil en fantaisie. Ses compagnons admiraien. Bressuire ne les intimidait pas. Bressuire ! petite ville sans importance, bonasse et lourdaude comme une paysanne ; garnison de pompiers. On y pouvait sans risques faire du tapage.

Séverin sonna la soupe, la visite, l'appel, le couvre-feu. Tout y passa. En deux temps, très nets, il embouchait l'instrument, puis, la sonnerie finie, il l'éloignait d'un brusque lancé de l'avant-bras. Le petit bossu gambillait de joie.

Séverin recommença le couvre-feu ; le couvre-feu était son succès. Cela débutait par de petites explosions, des sons brefs et durs comme des noyaux ; puis la dernière note s'allongeait infiniment, passait pardessus la ville, allait jusqu'aux coteaux sombres endormis sous la brume, pour revenir en lin tout près et mourir lentement, comme une haleine. À la troisième reprise, il tenta d'allonger encore cette note finale, mais le son qui filait, mince, s'épandit soudain en foirade. Il était à bout de souffle, haletant, congestionné comme un coq en colère, mais glorieux. Il cria :

— En avant, le 237 !

Et il lança la sonnerie du régiment.

Un de ses camarades lui ayant pris le bras, les deux autres se placèrent par derrière et ils partirent du pied gauche en chantant. La petite rue où ils s'engagèrent retentit d'un couplet injurieux à l'égard des Berrichons. Elle était étroite, cette rue, et leurs voix, jointes au bruit du clairon, y éveillaient de terribles sonorités. Des volets s'ouvrirent. Derrière eux, le petit bossu, s'efforçant de suivre, agitait ses longs membres d'araignée dans leur sillage de brume.

1 Ville des Deux Sèvres

Ils se dirigèrent vers une auberge qu'ils connaissaient pour y avoir, autrefois, payé de l'eau-de-vie sucrée à des servantes, les jours de foire. Elle était justement ouverte ; une lampe y blêmissait, jetant aux vitres grasses des pâleurs équivoques.

Ils entrèrent comme une bourrasque. Une petite bonne, accroupie près d'un poêle au milieu de rondelles de fonte, de bouts de papier et de tas de cendres, se leva et vint à eux en s'essuyant les doigts à l'envers d'un tablier sale. Vivement, elle débarrassa une table où traînaient encore des verres de la veille et où les culs des bouteilles avaient entremêlé des anneaux roses ; puis, elle se remit à son poêle, en les admirant à la dérobée. Son regard allait des jambes rouges aux boutons de cuivre et aux képis cavalièrement chiffonnés ; il finit par se poser sur Séverin à cause du clairon.

Séverin, d'ailleurs, était bien le plus beau des quatre. Moins lourd que ses camarades, moins blond, avec des lèvres plus minces, on le devinait d'une espèce plus fière et plus nerveuse. Ses yeux, qui étaient très noirs et un peu farouches, souffraient à cause de la lampe toute proche, et ses paupières battaient. En versant négligemment d'abondantes rasades, il se félicita d'avoir donné l'aubade à la ville paresseuse ; puis il se mit à rire à cause du vin répandu sur la table. Les trois autres riaient aussi. Leur insouciance s'accommodait du désordre ; ils étaient heureux de tout, même de se voir si sales, les mains et la figure poivrées de charbon.

Peu à peu ils se calmèrent. Le poêle ronflait ; ils tombaient à une béatitude douce, car ils étaient fatigués et avaient sommeil. Ils allaient se quitter tout à l'heure et ils en souffraient un peu, la longue camaraderie du service ayant noué entre eux des liens assez forts. Ils firent quelques projets, espérèrent se rencontrer aux foires d'hiver.

Ils avaient éteint la lampe, car le jour était tout à fait venu. Ils causaient maintenant tranquillement, juraient sans fracas. Leur idée revenait doucement aux choses de la terre, et, comme ils n'avaient pas de mots tout prêts pour ces choses, les phrases anciennes, les tournures lentes remontaient une à une à leurs lèvres. Ils en avaient ri tout d'abord, mais ce leur était tout de même d'une grande douceur. Ils songeaient que, bientôt, ce serait le contraire : pour raconter leurs bons tours de caserne, ils parleraient à la mode des villes, aux grandes veillées où vont les filles ; ils seraient fiers d'être écoutés. Et au fond d'eux-mêmes, bien qu'ils fussent de race taciturne, ils se réjouissaient d'en avoir pour longtemps à exagérer.

Vers huit heures, ils se levèrent. Séverin avait encore un long chemin à faire, car il allait au moulin de la Petite-Rue, dans la commune de Coutigny, par delà Clazay ; les trois autres s'en allaient ensemble dans la direction opposée par la route de Saint-Porchaire.

Ils se dirent au revoir en patois.

Livres d'Ernest Pérochon			
Titres	Année de publication	Remarques	Catégories
Les creux de maison	1929	Publié en feuilleton entre 1912 et 1913	Roman
Nène	1920	Prix Goncourt	Roman
Les hommes frénétiques	1925	Réédité en 1971 Marabout sciences fiction	Roman
Les gardiennes	1924	Adapté en film en 2017	Roman
Contes des cent un matin	1930		Livre jeunesse
L'instituteur	1927		Essais